

Léon Laffut

Les caresses de l'eau

Impromptus

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-227-5920-5

© Léon Laffut

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

À Antoine et Mariette

PROLOGUE

La route s'arrête ici ;
plus loin, c'est le désert.

Pas un désert fascinaamment beau, comme le Sahara, avec ses superbes dunes immobiles et sans cesse en mouvement, son sable fin et son ciel uniforme ; non, un reg fait de cailloux parsemés sur un sol dur et craquelé, un désert sans horizon.

Si on laisse glisser le regard vers le lointain, on rencontre une masse nuageuse où le gris brunâtre du sol se fond dans le gris verdâtre du ciel ; pas de ligne de séparation,
pas d'horizon.

Ce désert n'a pas de nom, les gens l'appellent : « le Désert ».

Les dernières plaques de béton de la route ont été posées sans fondations, comme ça, à même le sol.

Qui a fait construire cette route ?

Pourquoi ?

Quelqu'un doit le savoir, mais qui ?

Quoi qu'il en soit, cette route existe et s'arrête ici, aux portes d'un sale désert.

Elle vient d'une ville, à 30 km au nord, et traverse le petit village situé aux portes du Désert.

C'est tout ce que l'on sait.

Le Vieux est assis sur la margelle d'un puits, ou plutôt du puits, car il est le seul dans le village. Construit, il y a de nombreuses années, par d'incurables optimistes il n'a jamais donné la moindre goutte d'eau.

Abandonné, personne n'a pris la peine de le détruire ; il trône au milieu de la très petite place du village, en face de l'église, désertée par tous, mais, elle aussi, restée en place par le désintéressement généralisé ici.

Le Vieux médite.

Par paresse ou oisiveté, il reste souvent ainsi à ne rien faire, plongé dans des rêves qu'il porte en lui comme des souvenirs fanés.

Il appelle ça « méditer ».

Le village n'a pas de nom, on dit « le village ».

Il existe grâce à la rivière qui le traverse en croisant la route sous le pont appelé : « Le Pont ».

D'où vient cette rivière ?

Personne dans le village ne le sait et personne ne s'est jamais posé la question, personne n'a jamais eu l'idée de la remonter.

Où va-t-elle ?

Personne dans le village ne le sait et personne ne s'est jamais posé la question, personne n'a jamais eu l'idée de la descendre.

Elle est là, elle partage le village en deux rives. Elle irrigue quelques pauvres langues de terre.

Elle n'a pas de nom, on dit : « la rivière », c'est tout.

L'Enfant est assis dans le fond de la classe de la petite école du village. Il est seul sur un banc à l'ancienne : le siège et le pupitre font un bloc indissociable.

Des générations de gamins et de filles ont glissé leurs fesses sur la planche usée ; çà et là, des griffes dans le bois distribuent généreusement des échardes dans les cuisses molles.

L'Enfant avait un cahier, l'instituteur le lui a confisqué, il était si maladroit (ou pervers ?) qu'il aspergeait de l'encre partout.

On lui a donné une ardoise et une touche.

Pas une belle ardoise en pierre avec un cadre en bois, non, une vieille ardoise, du temps de la guerre, en carton peint d'une épaisse couleur noire qui craque çà et là laissant apparaître impudiquement le carton brun.

Il n'écrit pas, pourtant il sait écrire, il dessine.